



TABLE

Chronologie	4
Du conte de fées au cauchemar	13
L'autorité à la cour de Vienne : l'archiduchesse Sophie	14
L'empereur François-Joseph en quête d'une épouse	15
Les racines d'Élisabeth	19
L'adieu à l'enfance : les fiançailles à Ischl	20
Le navire de la fiancée en route vers Vienne	24
Les noces avec l'empereur François-Joseph I ^{er}	29
Premiers conflits à la cour impériale	34
L'attente frénétique d'un successeur	39
Rodolphe, le prince héritier	43
La fuite devant les contraintes de la cour	46
La vie de voyageuse, l'amour de la mer	49
Le couronnement en Hongrie	52
Amis et ennemis ou les intrigues de la cour	55
Les excentricités d'Élisabeth	58
Les noces d'argent	64
Heine et Schopenhauer et la solitude de la villa Hermès	67
Le suicide du prince héritier Rodolphe	70
Le palais Achilleion à Corfou	78
Katharina Schratt, l'amie de l'empereur	86
Les festivités du millénaire en Hongrie	89
La mort de Sophie, la sœur d'Élisabeth	92
Les dernières pérégrinations	93
La mort d'Élisabeth	97

L'auteur. C'est du petit bourg idyllique de Mělník, au nord de Prague, réputé pour ses vins, qu'est originaire Karl Tschuppik (1876–1937). Mais c'est surtout dans l'ancienne Autriche que le journaliste, écrivain politique et historien très actif est vraiment chez lui ; c'est là qu'est posée la première pierre de la carrière de cet homme de plume talentueux, là qu'une profonde amitié le lie à Joseph Roth, Alfred Polgar et Alexander Roda Roda. Historien rompu au contexte politique, Tschuppik, dans *Franz Joseph I. Der Untergang eines Reiches* (François-Joseph I^{er}, le déclin d'un empire) (1928), *Elisabeth. Kaiserin von Österreich* (Élisabeth, impératrice d'Autriche) (1929) et *Maria Theresia* (Marie-Thérèse) (1934) s'intéresse, avec la sensibilité pour les détails d'un grand conteur, à l'ancien ordre du monde. Sa dernière œuvre, le roman *Ein Sohn aus gutem Hause* (Un fils de bonne famille) (1937), a connu un grand succès grâce à son adaptation cinématographique en 1989.

PAGE DE GARDE (PAGE 1) : *Portrait de la jeune impératrice en cape d'hermine*, vers 1855.

À GAUCHE : Franz Xaver Winterhalter, *L'impératrice Élisabeth, des étoiles de diamant dans les cheveux*, 1865.

du haut de la pyramide de Kheops. Le duc aimait ce genre de lubies.

Élisabeth tenait ses principales qualités de son père et sa fierté de sa mère.

L'ADIEU À L'ENFANCE : LES FIANÇAILLES À ISCHL

Sissi à l'âge de 11 ans avec son frère Carl Theodor dit le « petit coq » (*Gackel*) avec en arrière-plan le lac de Starnberg.



La maison paternelle d'Élisabeth était le château ducal de Possenhofen sur les rives du lac de Starnberg. Sissi, c'est ainsi que l'appelait sa famille (Sisi en allemand⁶), se tenait en retrait derrière sa sœur Hélène plus âgée, mais ce qu'elle perdit en sollicitude, elle le gagna en liberté.

Elle-même dira une fois à Christomanos, son lecteur, que, jeune impératrice, elle avait été « la duchesse la plus ignorante d'Europe ». Monter à cheval, nager, folâtrer dans le parc et le long du lac, telles étaient ses occupations favorites. C'est de son père qu'elle tenait sa démarche légère et aérienne. Les écuries du père était son lieu de prédilection, le jour le plus triste de l'année étaient celui où il fallait quitter Possenhofen. Lorsque, à l'automne 1852, la princesse âgée de quinze ans laissa derrière elle ce lieu chéri, elle ne savait pas que c'était pour toujours. Les deux sœurs, la mère de l'empereur et la mère d'Élisabeth, l'archiduchesse Sophie et la duchesse Ludovica, avaient

PAGE DE DROITE : Carl Theodor von Piloty et Franz Adam, *La princesse Élisabeth à cheval devant le château de Possenhofen*, 1853. Ce portrait était un cadeau de Noël pour François-Joseph.



Jamais je n'oublierai cette journée d'avril. Les plus âgés se sentaient jeunes à nouveau, l'humeur cha-grine se muait en gaieté, les malades oublièrent leurs douleurs et les pauvres ne pensèrent plus à leur misère ni à leurs soucis.

Un témoin oculaire des festivités du mariage

grand portail de la Hofburg, l'empereur attend, et avec lui l'ensemble de la cour. Il est sept heures du soir. La tête du cortège nuptial pénètre dans l'église des Augustins. Là, les virtuoses du cérémonial habsbourgeois se sont entendus avec les maîtres du faste catholique pour décorer l'église à la hauteur de l'événement. Les murs sont tendus des précieux gobelins de la cour, les colonnes, les chaises et les bancs revêtus de damas, de lourds tapis recouvrent le sol de pierre, des dizaines de milliers de cierges éclairent l'intérieur de l'église. Toute la noblesse que le trône draine autour de lui est réunie ici dans une pompe grandiose : le rouge et le vert des gardes se mêlent au blanc des redingotes des généraux, au rouge écarlate des cardinaux, à l'or et l'argent des conseillers privés et des ministres. Les costumes de la noblesse hongroise et polonaise, les uniformes

étrangers, les vêtements sacerdotaux, les dolmans garnis de fourrure, les casques, les aigrettes, les rubans, les pierres précieuses, les galons dorés et les épées encadrent le maître-autel devant lequel s'avancent les mariés. C'est le prince archevêque Rauscher, précepteur de l'empereur et confident de la mère, qui préside à la cérémonie du mariage. Le silence se fait lorsqu'il pose sa question au marié et à la mariée. La première salve tirée depuis la Josephsplatz fait frémir Élisabeth. Le grondement des canons déchire les phrases que le cardinal adresse aux époux : « ... paix et union... les liens de l'amour... le bonheur qui se répand... vous pouvez lui confier votre cœur et vous fier à son amour inébranlable...

vous, princesse, êtes appelée... » Le bruit des canons, les salves de l'infanterie, le brouhaha avalent une citation de saint Augustin. Le cardinal termine son discours : « ...Vous serez son îlot de paix au milieu des flots déchaînés, une île où fleurissent roses et violettes... ».



Franz Ruß l'Ancien, *L'impératrice Élisabeth*, 1855.



Alexander von Bensa, *Promenade à cheval de l'empereur François-Joseph avec l'impératrice Élisabeth*.